

Sur la haine

Christiane Lacôte

Il s'agit de trouver un point de clinique oublié ou si ordinaire qu'il se cache derrière l'habitude familiale, ou bien encore tabou, si bien qu'on en parle peu parce qu'il y a là-dessus un consensus politiquement correct et que la question apparaît comme « mal posée ». Il y a cela dans le monde intellectuel : on se moque de celui qui pose la question naïve, grossière, ignorante de tout un passé de pensée. On veut souvent écarter l'innovation possible de la question impertinente, qui rejoint parfois la question naïve, qui n'est pas trop ignorante de ce passé mais en refuse la complicité, parce que celle-ci induit quelques erreurs et surtout quelques malhonnêtetés.

Il y a ainsi quelques formulations que je trouve bien floues dans ce qui est la vulgate freudo-lacanienne sur les relations entre l'amour et la haine. On les oppose freudiennement, on les dissymétrise, lacaniennement, parfois. Mais on parle facilement de cette part de haine qu'il y a dans l'amour ou encore on patauge dans le marécage du mot ambivalence. Dosages obscurs qui permettent au psychanalyste de vains sourires entendus sur la sincérité des élans amoureux ! Voire ! Ce n'est pas lui qui y croirait, la sincérité étant toute de conscience, de bonne conscience...

Est-ce que la conscience c'est le sentiment, je veux dire, ce que l'on ressent ? J'ai pu remarquer que certains patients ou patientes obsessionnels, ceux-là même qui ne sauraient dire « je t'aime » avant d'interminables années

et le plus souvent au passé, lors de la perte ou de l'absence de l'être cher, parlent volontiers en termes de sentiments. Bref, ils ne diront pas le mot d'amour trop définitif, mais ils « ont des sentiments pour la personne ». Langage désuet que cette formulation, « avoir des sentiments pour quelqu'un » ! Cela m'étonne toujours, cela détonne toujours dans le contexte si cru de ce que j'entends, sur la drogue, le sexe, les nécessaires vacances radieuses, le tourisme sexuel, la télé-réalité et l'argent. Tout d'un coup cela fuse d'une petite voix délicate, - comme lorsque dans les villages on « consent » à dire du mal de son voisin et que l'on baisse la voix - , ils ou elles ont « des sentiments ». Et généralement ils se les gardent : en bonne logique, si ce sont des sentiments, ils appartiennent à celui qui les ressent, et qui en jouit en toute propriété... On ne voit pas bien où est la place de l'autre là-dedans sinon à « partager ces sentiments », mais là on ne perçoit pas comment cela pourrait être les mêmes. La place de ce que Lacan nomme le grand Autre est incompréhensible dans cette problématique du sentiment. Car la place de ce grand Autre ne tient que par la considération de ce que le sujet, dans le battement de l'inconscient et du conscient, ne soit qu'un effet du langage.

Ce qui m'a souvent sidérée, fascinée, stupéfiée, c'est la manière dont certaines personnes disent aimer alors qu'elles haïssent. La belle affaire, direz-vous : il ne s'agirait que de malentendus bien ordinaires, d'agressivité refoulée, de sentiments hostiles inconscients. Les sentiments seraient donc bien là, mais ils seraient donc cachés et inconscients. Nous voilà dans l'ornière ancienne : Y-a-t-il des affects inconscients ? - Non, disent Freud et Lacan, ce serait contradictoire avec l'idée même de l'inconscient. - Oui, disent d'autres. Et l'on peut soupçonner qu'il faut bien inventer un endroit où l'on puisse loger l'édulcoration de la haine dans ce qu'on appelle benoîtement des « sentiments hostiles ».

Parce que la haine ne se ressent peut-être pas.

De quelle manière la haine « tient-elle au sujet », s'il est vrai qu'elle ne relève pas du « sentiment » ? C'est beaucoup plus difficile à saisir.

L'enjeu de cette question est celle de la rigueur d'une théorie et de ce qui peut s'ensuivre, par exemple l'accord général sur une base consensuelle molle qui pourraient rassembler – selon une imagination de tolérance qui permettrait à chacun d'anesthésier les débats au nom d'une ambivalence consacrée – un maximum de psychanalystes dans leurs sociétés dites alors « ouvertes ». Postulons pourtant qu'une « ouverture » aux innovations pourrait trouver une meilleure pertinence en analysant quelques points tabous. Car sur la haine, on ne peut pas dire « à chacun ses sentiments ! ». Le sentiment, nous

commencions à le dire, est d'abord sentiment de propriété, il règle le mode de ce qui nous serait propre. Une fois acquis ce résultat, les affects ne sont que des variations, des teintes et des valences sur cette imagination de propriété : je serais donc un, avec toute une histoire variée qui ferait les délicieux épisodes de mon histoire, ou bien encore, je serais deux ou multiple, propriétaire de deux ou plusieurs résidences subjectives, principales et secondaires.

Si l'on évoque à ce sujet la névrose obsessionnelle et ses tentatives de clivage, on pourrait en tirer un axe pour la conduite de la cure, me semble-t-il. L'obsessionnel, tout d'abord, serait moins avare que propriétaire. Ensuite, on pourrait penser que l'hésitation ou l'inhibition devant tout choix ne serait pas à prendre selon les alternatives déchirantes proposées sur le devant de la scène. Car l'enjeu ne serait pas là ; il serait plutôt de feindre que le sujet soit un possédant : il *aurait* des sentiments, des idées, il *aurait* même un inconscient, comme un trésor caché... Il y a d'ailleurs des théories de l'inconscient qui suivent ces schémas imaginaires. De là, mais seulement comme conséquences d'une problématique globale sur la subjectivité, la crainte ou l'exaltation de toute pauvreté, de là aussi la gestion de « père de famille » qui ne met pas tous ses œufs dans le même panier, quitte à ne pouvoir les rassembler tous. Comique propriétaire...

L'hystérie ne lui cède en rien, elle ne joue pas sur la propriété, mais sur quelque chose qui en est proche, l'attribution, elle joue sur l'imaginaire de cette catégorie logique. A soi seule, une hystérique est une substance à qui l'on doit des « attributs », prenez la plaisanterie à la lettre.

Mais comme en toute théologie négative, elle les refusera, car la substance une est ineffable et transcende toute limitation induite par les attributions, et, pour corriger notre plaisanterie, elle refusera même la limitation d'une attribution sexuelle. Car, me semble-t-il, même si elle cherche à être l'unique femme en « faisant l'homme », comme le dit Lacan, elle vise surtout une transcendance qui la mènerait à un destin hors du commun.

Voyons un peu ces procédés : il s'agit dans les deux cas, névrose obsessionnelle et hystérie, de conclure à un être du sujet par la considération certaine de l'existence de ses attributs. De ce qu'il y ait des biens possédés, les sentiments, les affects, les pensées, il s'ensuit qu'il y ait un être possédant. De ce qu'il y ait des attributions finies qui ne conviennent pas à la majesté hystérique, s'ensuit un être de déesse, et cette conclusion surgit comme un miroir comique de la preuve ontologique sur l'existence de Dieu.

Mais la haine ne connaît pas ces feintes. Elle ne connaît pas ces médiations comiques, parfois dérisoires, toujours sur le fil de la parole croisée avec l'imaginaire, toujours inscrites dans un fantasme qui cadre la réalité. Elle vise directement. Et comme dans le jargon contemporain on omet facilement le « -ment » des adverbes, et très lacaniennement puisque celui-ci en faisait remarquer la torsion, le passage par la modalité, et pourquoi pas, la trace du mensonge, nous allons dire que la haine vise « direct », ou encore, « directe », ce qui l'unit encore plus à une cible – qui n'est jamais, coup par coup, que l'énigme de son but – et la laisse à une errance sans détours.

Lacan, dans le séminaire du 26 juin 1973, nous avertit ainsi : « L'abord de l'être par l'amour, n'est-ce pas là que surgit ce qui fait de l'être ce qui ne se soutient que de se rater ? J'ai parlé de rat tout à l'heure – c'était de ça qu'il s'agissait. Ce n'est pas pour rien qu'on a choisi le rat. C'est parce qu'on en fait facilement une unité – le rat, ça se rature. J'ai déjà vu ça dans un temps où j'avais un concierge, quand j'habitais rue de la Pompe – le rat, il ne le ratait jamais. Il avait pour le rat une haine égale à l'être du rat. L'abord de l'être, n'est-ce pas là que réside l'extrême de l'amour, la vraie amour ? Et la vraie amour – assurément ce n'est pas l'expérience analytique qui a fait cette découverte, dont la modulation éternelle des thèmes sur l'amour porte suffisamment le reflet – la vraie amour débouche sur la haine. » Nous ne nous attarderons pas sur la saveur de ce texte qui décape tout autant les prétentions de la psychologie expérimentale sur les rats dans les labyrinthes des laboratoires, que le fantasme du supplice par les rats dans le cas rapporté par Freud, celui de *l'homme aux rats*. Lacan ne nous indique-t-il pas que notre vrai supplice ou notre erreur est de tenir tellement à l'être qu'un jour nous nous réveillons et le voyons comme ce qu'il est, un rat ? Et nous nous voyons y tenir, mieux, nous le tenons enfin, et c'est un rat ! Irons-nous jusqu'à ce jeu de mots que Freud nous faisait lire en allemand, entre *Ratte et Rat*, et qui ferait du rat un avatar de la pensée ?

« Il avait pour le rat une haine égale à l'être du rat. » Il y a une rigueur incisive dans la sobriété de cette phrase. On pourrait y lire la définition de la haine, ou plutôt la définition de sa course folle vers l'être qui est toujours celui du rat. Depuis longtemps Lacan avait joué sur les liens entre haine et être sur l'homophonie, en français de « il est » et de « il hait ». Mais ici, on voit la haine s'enfler à la mesure de l'être du rat, on voit l'animal minuscule prendre peu à peu l'immensité formidable de l'être, se gorger des catégories antiques, s'infatuer d'une quiddité narquoise, et la haine s'enfle alors autant que l'être, mais jusqu'où ? Et cette course folle, vers l'égalisation de quoi se fait-elle ?

« Nous en sommes, sur ce sujet de la haine, si étouffés, que personne ne s'aperçoit qu'une haine, une haine solide, ça s'adresse à l'être, à l'être même de quelqu'un qui n'est pas forcément Dieu » nous dit Lacan dans la leçon du 10 Avril 1973. Nous en sommes si étouffés, que nous arrivons mal à la décrire, elle nous bâillonne, elle est partout, ce qui empêche d'en dire beaucoup sur elle. Nous en sommes empêtrés dans la mesure où elle s'adresse, comme parfois l'amour, à l'être. Cependant, Lacan explique que si l'amour prétend atteindre l'être, ce qu'il n'atteint ce n'est que ce semblant d'être qui est l'objet *a*. Or la haine ne s'embarrasse pas du leurre du semblant. Certes, dans son texte « L'étourdit », Lacan semble mettre en continuité moebienne amour et haine. D'autres textes accentuent leur différence, leur non-rapport de symétrie, et cela nous semble plus fécond. En les mettant en continuité, pourtant, Lacan nous avertit de ne pas vouloir sauver l'amour, et en cela il a raison. Mais il semble qu'il y a dans le passage de l'amour à la haine comme la rupture d'un semblant, d'un leurre, indispensables au discours.

Aborder la haine pose des questions si radicales, sans doute sur la possibilité de la symbolisation elle-même, que le plus souvent on ne considère qu'un état dérivé de cette haine : « On en reste – et c'est bien en quoi j'ai dit que le *a* est un semblant d'être – à la notion – et c'est là que l'analyse est un petit peu boiteuse – à la notion de haine jalouse, celle qui jaillit de la *jalouissance*, de celle qui *s'imageaille* du regard chez Saint Augustin qui l'observe le petit bonhomme ». Il voit son petit frère en train de téter le sein et en pâlit. Mais Lacan dit bien : « on en reste ». Il suggère d'aller plus loin et de considérer la haine crue qui n'est point médiatisée par l'image comme dans le texte augustinien où il s'agit sans doute d'un souvenir écran où se cadre assez bien l'objet.

Rien de tel dans la haine, et c'est ce qui permet de parler de l'énigme de son but. Mais, on pourrait objecter, à l'idée de cette énigme, l'acharnement exclusif de cette haine sur une seule cible. Or c'est peut-être sur ce point que se tranche la différence entre un objet et un but. Différence qui est fondamentale pour l'écoute de tout ce qui relève de la pulsion, et qui n'a pu être trouvée sans le courage de regarder un peu ce qu'il en est de la haine. Que la haine se focalise sur quelqu'un, ou sur quelque-uns à la condition qu'ils soient pris en masse, en bloc, ne dit rien sur son but. En effet, ce quelqu'un, qui est visé si précisément, perd peu à peu ses contours par le *plein soleil* de la haine qui le surexpose, - songez aux romans de P. Highsmith et à certains de ses titres – et celui ou celle qui hait ainsi, devient une sorte de gouffre aspirant, une sorte de présentification impérative de ce qui faisait support à la pensée philoso-

phique de l'Être, la jouissance, la jouissance sans repère.

C'est peut-être ce qui fait que la haine ne puisse facilement se saisir comme telle. Les mouvements agressifs, nous les saisissons aisément. Mais la haine, la haine qui touche à l'Être en y défaisant la pensée, on la conclut, elle se déduit, elle se confond avec une jouissance sans repère, elle déferle toute une avec ce qu'on appelle la *personne*. Lacan avait très tôt remarqué combien la notion de personne et de personnalité faisait le fond de la paranoïa. Mais ce qu'il affirme du même coup, c'est que nous avons tous affaire à ce point discriminant de la haine, que nous ne pouvons pas l'éloigner de nous en le réservant à la psychose, puisque « la vraie amour débouche sur la haine ». Peut-être pouvons-nous cependant nous demander ce qu'est la « vraie » amour.

* * *

J'avais commencé cette réflexion en observant telle « personne », amoureuse sans doute, en tout cas reconnue comme telle, mais dont le comportement et les dires m'avait fait « conclure » qu'elle était tout entière en proie aveugle d'une haine qu'elle croyait amour. Il ne s'agissait pas d'un comportement amoureux dont les failles reconnaissables auraient laissé pressentir que tout n'était pas si simple. Il ne s'agissait pas d'une méconnaissance, car une méconnaissance pose encore la possibilité d'une connaissance et produit même l'idée d'un relevé, d'un déchiffrement, d'une lecture des traces qui démontre que tout n'est pas amour. Mais en ce cas, un aveuglement aussi méritant, aussi méritant de croire aimer, était fascinant, on ne pouvait que suivre et observer le cours de ce torrent, et l'accumulation des bonnes œuvres, habituelle à ceux qui n'ont pas eu l'idée de croire à la grâce.

A Anvers, la *Dulle Griet* peinte par Bruegel, lorsqu'elle traverse le tableau de sa marche folle, aime-t-elle ou se soutient-elle de la haine ? Cela n'est pas si clair, car de la nommer folle ne résout pas les questions qu'elle pose. Elle marche, la *Dulle Griet*, on ne sait vers quoi, et son regard halluciné ne dit pas grand chose, Mais ce qui est frappant, c'est sa haute taille, sans proportion avec les autres personnages, plus petits, comme si elle allait vers une démesure inconnue, hors de tout tableau. Elle va, seule dans la foule inférieure, comme un néant vers un Être, le sien peut-être, comme Lucifer qui n'avait pas eu la sagesse de poser l'irréductible corrélation entre l'un de l'être et la dimension de l'autre. Elle va donc vers l'immense, avec quelque chose d'automatique dans la démarche qui ne pourra cesser qu'avec la rupture de ce corps déjà vieillissant, qu'avec le passage hors des limites du tableau. Elle

ne se tient, comme le remarquait Lacan, que sur une certaine appréhension de son corps, sur ce qu'il y a en lui de plus automatique et ignorant de l'autre, comme si la jouissance du corps pouvait radicalement être pensée sans l'autre. A la rupture de ce corps ne peut correspondre alors, dans cette course folle, que l'image délirante d'une apocalypse généralisée. Ceci est moins rare qu'on ne le croit. On peut voir parfois, dans l'évidement du regard de certains vieillards, hommes ou femmes, pour peu que la sexualité n'ait plus sa place dans la vie ou dans une langue encore verte et joueuse, cette rancune aveugle, quasi désubjectivée, qui se déchaîne sur tout ce qui passe et a l'air de vivre. Ce n'est plus de l'agressivité, mais la béance de la haine qui surgit de la dégradation du corps qui se dénoue et qui montre sans voile un très ancien désarrimage du symbolique auquel on n'avait pas pris garde.

Lisez sur ce point l'une des nouvelles de P. Highsmith, intitulée *Larmes d'amour*. Il s'agit d'un couple de vieilles femmes, sœurs ou amies, je ne sais. Il fait nuit et, comme du pulsionnel égaré, une paire de dentiers luit dans les deux verres d'eau, attendant leur moment, de mordre ou de caqueter. Hattie, un beau soir, se lève et sur la pointe des pieds va donner de grands coups de ciseaux dans le tricot du cardigan chéri de sa sœur ou amie, cadeau d'une nièce. Alice, l'une des nuits suivantes, alors que l'autre dort tranquillement sur son forfait, reprend les ciseaux pour couper la longue tresse dont l'endormie prend tant de soin. Et ainsi de suite, sans fin, puisque la nouvelle se clôt en boucle. Le récit va plus loin qu'une rivalité broyeuse d'objets. L'accent n'est pas mis sur la parure que pourraient représenter le cardigan ou la tresse, mais sur le crime que cela est, de couper un tricot ou une tresse, bref de couper dans ces nœuds qui tiennent encore le sujet, et par suite le corps. L'accent, par le comique noir cher à cet auteur, est mis sur la radicalité de l'iniquité, sur la sûreté de la destruction, sur l'irréversible de l'atteinte. Car certains objets tiennent au corps jusqu'à le convaincre d'être.

Je ne sais s'il est vrai qu'à la fin d'une analyse, lorsqu'elle est menée un peu plus loin que la canaillerie dont parle Lacan dans ses séminaires de 1971-72, c'est-à-dire plus loin qu'une sédation ou une utilisation cynique des symptômes, surgisse un moment de dépression. Certes on peut redouter la privation prochaine d'une écoute réelle, mais, à ce point, il y a en principe tout un réseau qui tient, celui de tout ce qui s'est dit et s'est inscrit d'être entendu dans la cure, et qui se maintient ouvert de cela même. On a trop de respect pour les états dépressifs. Il me semble que ce qui est parfois en jeu dans la fin d'une cure, c'est précisément une irruption très particulière de la haine et que sur la question de quoi en faire, la dépression signe plutôt une lâcheté qui

tente de la nier, qui va la ravalier mollement jusqu'à ces « sentiments hostiles » qui ne mettent pas en péril une hypothétique consistance du sujet. Une lâcheté qui renonce à considérer le point vif où cette haine peut faire apercevoir de quelle étoffe est la jouissance dans son rapport à l'ex-sistence d'un dire qui avait pourtant entretenu le cours de la cure.

Si on relit les séminaires de Lacan de cette période ainsi que le texte de *Scilicet*, « L'étourdit », on devrait penser la fin d'une cure comme homogène à la cure elle-même – et non pas comme un point d'éblouissement exceptionnel –, et comme l'un des points où s'enregistre que la cure ne pouvait se tenir que d'un déchirement entre l'Un et l'Être, par un dire sur l'ex-sistence. Lacan, le 1^{er} juin 1972, dans *Le savoir du psychanalyste*, lorsqu'il écrit la combinatoire des formules de la sexuation, affirme ainsi la solidarité de ces propositions : « Il est clair que ce n'est qu'à partir d'une certaine réflexion sur les mathématiques, que l'existence a pris son sens ». Critique obvie à tous ceux qui référerait l'existence au sentiment d'un vécu, que celui-ci soit singulier ou commun à plusieurs. La réflexion de Lacan se focalise sur la formule qui pourrait être celle d'un père, il en existe un qui se détermine de ce qu'il ait dit non à la fonction phallique : « Vous voyez que de là d'où je parle, vous voyez d'ores et déjà la question de l'existence liée à quelque chose dont nous ne pouvons pas méconnaître que ce soit un dire. C'est un « dire non », je dirais même plus, c'est un « dire que non ». Ceci est capital, ceci est justement ce qui nous indique le point juste où doit être pris, pour notre formation, formation d'analyste, ce qu'énonce la Théorie des Ensembles, il y en a Un « au-moins-Un » qui dit que non... L'universalité des hommes est sujette à la castration. Qu'il y ait une exception, nous ne l'appellerons pas, du point d'où nous parlons, mythique. Cette exception, c'est la fonction inclusive : quoi énoncer de l'universel, sinon que l'universel soit enclos, enclos précisément par la possibilité négative. Très exactement, l'existence ici joue le rôle du complément ou, pour parler plus mathématiquement, du bord. » Ce « y a de l'Un » sur lequel la réflexion de Lacan est abondante et complexe est sans doute ce qui nous guide. A la condition de ne pas restreindre cette formulation à ce qui en est un tour possible, un énoncé du discours du maître. Mais sur les rapports entre l'un et l'être, Lacan après avoir, dans *Ou pire*, le 21 juin 1972, demandé à ses élèves de relire *Le Parménide*, nous dessille les yeux : « L'Un fait l'Être comme l'hystérique fait l'homme. Evidemment, cet Être que fait l'Un, il n'est pas l'Être. » Ce pourquoi l'ensemble des formules de la sexuation, dans leur combinatoire, replace l'universel et l'être qui en pourrait découler comme faits de discours. Cependant, l'être à quoi s'attache la haine semble bien

vouloir se poser à la limite de ce discours. Est-ce le cas de l'amour ? Dans le séminaire *Encore*, Lacan pose que l'amour, s'il vise l'être, sait un peu qu'il n'atteint qu'un semblant d'être : si l'on en croit l'histoire de la perruche amoureuse de Picasso, relatée dans la leçon du 12 décembre 1972, « l'analyse démontre que l'amour dans son essence est narcissique et dénonce que la substance du prétendu objectal – baratin – est en fait ce qui, dans le désir, est reste, à savoir sa cause, » l'objet *a*.

Ce discours de l'ex-sistence, qui est celui que Lacan extrait des fonctions propositionnelles qui écrivent les formules de la sexuation, est celui qui s'approche le plus de ce qui fait le propre de la haine, et qui est capable d'en déceler le refus initial. Dans la même leçon, Lacan nous dit : « Tout ce qui s'est articulé de l'être suppose qu'on puisse se refuser au prédicat et dire *l'homme est* par exemple sans dire quoi. Ce qu'il en est de l'être est étroitement relié à cette section du prédicat...Ce qui en est de l'être, d'un être qui se poserait comme absolu, n'est jamais que la fracture, la cassure, l'interruption de la formule *être sexué* en tant que l'être sexué est intéressé dans la jouissance. » Ce refus est tout autre chose qu'une négation prise dans une combinatoire. Ce refus est tout autre chose que le « dire non » à une fonction, car la fonction inscrit par elle-même la possibilité d'autres calculs.

Quant à l'origine de cette fracture, de ce refus, de cette interruption, elle peut être à chaque fois différente. C'est l'un des points les plus difficiles de notre travail. Mais si Lacan dit vrai, on peut comprendre ce qui fait la proximité de la haine avec l'amour. Si la haine tient à l'être au point de détruire interminablement, car l'être renaît sans cesse de tous les points du langage où se refuse le sexué, (comme prédicat assez fondamental d'ailleurs pour le subvertir), si la haine tient tant à l'être comme à tous les refus dont elle est née, on comprend son errance fixe : aucun refus du discours n'a jamais pu permettre d'inscription et donc de bifurcation.

Sur la question de l'inscription, remarquons que la poésie mystique qui a parfois affaire à la transcendance ineffable d'Un Être et qui parle d'extase, s'écrit pourtant à partir du discours théologique, qu'elle ne le nie pas, qu'elle inscrit dans ses limites un au-delà et par là situe un Autre, et qu'elle a donc fondamentalement affaire à l'altérité. La démarche de la haine au contraire s'est coupée de l'altérité qui est établie par le discours ; nul autre en ce lieu qui pourrait définir la haine comme une *ex-stase*, car il faut bien un sujet qui ait rapport à un autre pour définir, déterminer le déplacement de l'extase.

La haine, c'est un mouvement réel, sans autre fin que la mort réelle, celui de la *Dulle Griet*, si contemporaine, si proche de ces jouissances errantes qui

sont prescrites par les impératifs de notre monde. Où allons-nous, parfois ? Où va-t-elle, depuis ses refus indicibles ? Sait-elle seulement si elle aime ou si elle hait ? Car ce qui la leurre, c'est son transport. Elle est mue, elle est transportée, sa jouissance exalte son corps marcheur, elle va et parfois, cruellement, elle croit qu'elle aime. Mais « qui » peut le savoir ?